



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL

A dater du 7 nivôse an 8, les Actes du Gouvernement et des Autorités constituées, contenus dans le MONITEUR, sont officiels.

N° 25

SAMEDI, 25 Janvier 1808.

EXTÉRIEUR.

DANEMARCK.

Copenhague, le 9 janvier.

La correspondance ci-jointe est du plus haut intérêt; elle a commencé après la prise de Copenhague; elle fera voir de quels moyens le gouvernement anglais se sert pour parvenir à ses fins.

N° I. — *Extrait d'un rapport de M. Rist, ci-devant chargé d'affaires de Danemarck en Angleterre, au ministre d'état comte de Bernstorff.*

Londres, 27 septembre 1807.

C'était probablement pour donner plus de poids à ces considérations, que M. Canning me dit, en me lisant hier sa première minute du précis des propositions de la cour de Londres, qu'il avait cru devoir y ajouter un aperçu des conséquences que le refus de s'entendre entraînerait pour nous. Il me lut alors les cinq menaces suivantes, qui y étaient indiquées :

- 1°. La confiscation de tous nos vaisseaux détenus et à détenir;
- 2°. La prise de nos colonies;
- 3°. La destruction de notre commerce;
- 4°. La possibilité d'être obligé à introduire des troupes suédoises dans Copenhague;
- 5°. La nécessité où l'on pourrait se trouver de récompenser et de dédommager S. M. suédoise par la possession de la Norvège. M. Canning a jugé à propos de retrancher ces menaces de la copie de la note verbale qu'il m'a envoyée.

N° II. — *Extrait d'un rapport du même au même.*

Londres, le 2 octobre 1807.

Je croyais M. Merry parti, quand il passa hier matin chez moi pour me dire que des nouvelles, récemment reçues par le gouvernement, avaient retardé son départ et fait désirer à M. Canning de me voir encore une fois avant de le dépêcher. Je me suis en conséquence rendu chez ce ministre, où M. Merry m'a accompagné. L'objet de cette entrevue était de me dire qu'un courrier arrivé ce matin avait porté la confirmation de la disposition de S. M. suédoise à coopérer avec S. M. britannique pour l'intérêt commun, en cas qu'on eût besoin de ses secours; en d'autres mots; que des troupes suédoises étaient prêtes à remplacer celles du gouvernement anglais en Scélande, si ces dernières étaient obligées, par la capitulation ou une autre destination, à évacuer cette île. M. Canning finit par me proposer de profiter encore du départ de M. Merry pour presser ma cour de se prêter à un arrangement, dont le refus entraînerait infailliblement la coopération suédoise, et pour lui représenter l'urgence nécessaire d'en venir promptement à un accommodement préliminaire.

N° III. — *Lettre du ministre des affaires étrangères de Danemarck, comte de Bernstorff, au baron de Wetterstedt, premier secrétaire du cabinet de S. M. suédoise.*

Kiel, 17 octobre 1807.

Vous voudrez bien me permettre, M. le baron, de m'adresser directement à vous, pour vous demander officiellement des éclaircissemens qu'il importe à ma cour de se procurer d'une manière authentique.

Le gouvernement anglais a jugé à propos de faire à ma cour une ouverture qu'il a cru devoir fonder en partie sur la menace d'une coopération de la Suède aux mesures hostiles de la Grande-Bretagne contre le Danemarck. Le cabinet de Londres ose prétendre que S. M. suédoise s'est offerte à faire remplacer les troupes anglaises en Scélande par une partie des siennes, au cas que les premières fussent obligées à évacuer cette île. La loyauté du souverain dont on se permet de calomnier les intentions, et la nature des relations qui subsistent entre le Danemarck et la Suède, nous garantissent suffisamment la fausseté de cette assertion insidieuse.

Mais nous éprouvions une grande satisfaction à être autorisés par S. M. suédoise elle-même à répondre, par un démenti formel et absolu, à une insinuation plus injurieuse pour elle que pour nous. C'est là le seul motif, M. le baron, qui m'engage à vous demander à ce sujet une explication franche et positive.

J'ose vous prier de me la faire parvenir par le porteur de celle-ci, M. de Holsten, lieutenant dans la marine du roi.

Je me tiens heureux d'avoir l'occasion de me rappeler à votre souvenir, et de vous offrir l'assurance de la haute considération avec laquelle, etc.

N° IV. — *Réponse du baron de Wetterstedt au ministre d'état, comte de Bernstorff.*

Helsingborg, le 21 octobre 1807.

J'ai eu l'honneur de recevoir cet après-dîner, par M. le lieutenant de Holsten, la lettre que V. Exc. m'a adressée, en date du 17 octobre dernier.

Les devoirs de ma place ne me permettant pas de m'écarter de la voie ordinaire des communications officielles entre les deux cours, V. Exc. me permettra de me borner uniquement à accuser la réception de sa lettre, et en lui témoignant combien je me trouve heureux d'avoir une occasion de me rappeler à son souvenir, de lui offrir l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

N° V. — *Note adressée par le ministre d'état, comte de Bernstorff, au baron de Taube, chargé des affaires de S. M. suédoise.*

Kiel, le 6 novembre 1807.

La copie ci-jointe fera connaître à M. le baron de Taube l'objet d'une ouverture que le soussigné ministre d'Etat s'est trouvé dans le cas d'adresser à M. le baron de Wetterstedt, premier secrétaire du cabinet de S. M. suédoise. Ce dernier ayant jugé inadmissible un moyen de communication que l'absence de la mission suédoise et l'interruption de la correspondance directe avec Stockholm, avaient fait envisager au soussigné comme le seul à-la-fois prompt et authentique, il ne reste à celui-ci qu'à prier M. le baron de Taube de vouloir bien se rendre auprès de sa cour l'interprète du souhait énoncé dans la note adressée au susdit baron. Il importe au gouvernement danois d'être mis à même de confondre, d'une manière authentique, une accusation calomnieuse, ouvertement destinée à compromettre un souverain dont la loyauté est au-dessus des soupçons, à lui faire partager l'odieuse d'une conduite aussi atroce que perfide, et à fomentier la méintelligence entre la Suède et le Danemarck.

Le soussigné prie M. le baron de Taube de recevoir l'assurance de sa considération très-distinguée.

N° VI. — *Note adressée par M. le baron de Taube au ministre d'Etat comte de Bernstorff.*

Kiel, le 5 novembre 1807.

Le soussigné, chargé d'affaires de Suède, vient de recevoir la note que S. Exc. M. le comte de Bernstorff lui a fait l'honneur de lui adresser aujourd'hui.

Quoique les événemens, aussi bien que la saison, paraissent déjà résoudre la question qui fait l'objet de la note de S. Exc., le soussigné s'empresse de la faire parvenir à la connaissance du roi son maître, et se flatte de pouvoir bientôt en rendre la réponse.

Le soussigné saisit avec empressement cette occasion pour faire agréer à S. Exc. l'assurance de ses sentimens très-respectueux.

N° VII. — *Note adressée par le baron de Taube, au comte de Bernstorff, directeur du département des affaires étrangères.*

Kiel, le 21 novembre 1807.

Le soussigné n'a pas manqué de porter à la connaissance du roi son maître, le contenu de la note que S. Exc. M. le comte de Bernstorff vient de lui adresser, en date du 5 novembre dernier, ainsi que la copie qui l'accompagnait.

C'est par ordre de sa cour que le soussigné s'empresse de déclarer au ministre danois, que tout éclaircissement devient superflu relativement à la note susmentionnée. S. M. ne croyant devoir être jugée que d'après ses actions, qu'elle saura toujours justifier.

Ayant l'honneur de faire parvenir cette réponse à M. le comte de Bernstorff, directeur du département des affaires étrangères, le soussigné a encore celui d'offrir à M. le directeur l'assurance de sa plus haute considération.

N° VIII. — *Note adressée par le ministre comte de Bernstorff, au baron de Taube.*

Kiel, le 4 décembre 1807.

Le soussigné, directeur du département des affaires étrangères, a eu l'honneur de recevoir la note que M. le baron de Taube a bien voulu

lui adresser, en date du 24 novembre, pour lui déclarer que la cour de Stockholm croit superflu de fournir à la sienne les éclaircissemens qu'elle lui avait demandés par rapport aux dispositions; que le ministère anglais s'est cru en droit de prêter à S. M. suédoise à l'égard du Danemarck.

Le gouvernement Danois avait cru rendre service à la cour de Suède, en lui offrant l'occasion de repousser une accusation qu'il s'était plu à regarder comme calomnieuse, et qui, tant qu'elle n'est pas démentie, ne laisse pas de compromettre celui contre qui elle est portée.

Ce même gouvernement est d'autant plus surpris que l'explication sollicitée lui soit refusée, que ce refus n'est que trop susceptible d'être interprété comme un aveu tacite des intentions qui lui ont été dénoncées d'une manière officielle par l'allié intime de la Suède.

Et ces prétendues intentions étant ouvertement hostiles contre le Danemarck, celui-ci a cru se devoir à lui-même d'en demander le désaveu au gouvernement suédois, sans attendre que des actions vinsent l'éclaircir à ce sujet.

Les raisons qui ont motivé cette demande, subsistent encore aujourd'hui dans toute leur force; le soussigné vient d'être autorisé à la renouveler ici, et à prier M. le baron de Taube de vouloir bien l'appuyer auprès de sa cour.

Il a l'honneur de lui renouveler, à cette occasion, les assurances de sa considération très-distinguée.

N° IX. — *Note adressée par M. le baron de Taube à M. le comte de Bernstorff.*

Kiel, 21 décembre 1807.

Le soussigné vient de porter à la connaissance du roi, son maître, la note que M. le comte de Bernstorff a bien voulu lui adresser, en date du 4 décembre dernier, touchant les éclaircissemens que desirait la cour de Copenhague, sur une prétendue dénonciation qui lui a été faite des intentions de la Suède, d'occuper l'île de Scélande par des troupes suédoises.

Le roi a évité une fois de s'expliquer à ce sujet; mais puisque le gouvernement danois a provoqué une réponse, il a été ordonné au soussigné de lui faire connaître officiellement :

Que si S. M. avait jugé nécessaire d'occuper la Scélande par ses troupes, conjointement avec celles de son allié, elle l'aurait fait; et le roi desirant de ne jamais se trouver dans le cas de regretter d'en avoir agi autrement.

Le soussigné a l'honneur de renouveler à M. le comte de Bernstorff l'assurance de ses sentimens respectueux. (Journal de l'Empire.)

ALLEMAGNE.

Hambourg, le 12 janvier.

M. le comte de Moltke, ministre de Danemarck près S. M. suédoise, est parti le 1^{er} janvier d'Elseur, pour se rendre à son poste.

Dans le courant de l'année 1807, le nombre des naissances, à Hambourg, a été de 3962 (non compris les juifs), et celui des morts de 3798. (Journal de Francfort.)

Des bords du Mein, le 17 janvier.

LL. MM. le roi et la reine de Bavière, et le prince-royal, sont de retour à Munich depuis le 13.

Les Etats de Moravie, ainsi que ceux d'Autriche et de Bohême ont envoyé des députés à Vienne, pour féliciter LL. MM. II. sur leur union. Les deux premiers offriront à l'impératrice un présent de 100 mille florins en argent. La Bohême a destiné un demi-mille florins pour le même objet. (Journal de Francfort.)

PRUSSE.

Berlin, le 4 janvier.

Le Télégraphe, journal qui s'imprime en cette ville, contient l'article suivant :

« Toutes les Sociétés savantes qui existent sur le Continent, devraient se faire un devoir de proposer des récompenses importantes et honorables pour ceux qui résoudraient cette question :

« Quel est le meilleur moyen de remplacer, par les produits du Continent, les denrées coloniales, qui sont le plus en vogue, et auxquelles on est le plus accoutumé ? »

Cet appel aux savans serait véritablement patriotique, et honorerait l'humanité de ceux qui en seraient les auteurs. Les chimistes éclairés, que

possède en ce moment l'Europe, rivaliseraient de zèle et d'application, pour affranchir le Monde de la tyrannie du commerce anglais, et, par une heureuse compensation, nous apprendraient à négliger et à oublier quelques objets de luxe, sur lesquels l'Angleterre fonde aujourd'hui sa puissance et son orgueil. » (*Gazette de France.*)

S A X E.

Dresde, le 7 janvier.

C'est hier au soir, à huit heures, que le roi et la reine, accompagnés de leur auguste fille, ont fait leur entrée dans cette ville. L'allégresse de tous les habitants était à son comble. Jamais monarque n'a eu une occasion plus touchante de s'assurer de l'amour de ses sujets, et combien il est doux de rendre les peuples heureux. Toutes les rues étaient illuminées; par-tout divers transparens exprimaient les sentimens des habitants de cette capitale. Entr'autres inscriptions, on a remarqué celle-ci, qui se trouvait à l'extrémité de la rue de Ram : « Réjouissons-nous, le roi arrive, et, avec lui, la vertu des rois; la Justice. » (*Idem.*)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 14 janvier.

Dimanche dernier, LL. MM. le roi et la reine, accompagnés d'une suite brillante, se sont rendus au château de plaisance de Wilhelmsthal, situé à deux lieues d'ici. Le roi ayant donné cette belle propriété à son auguste épouse, le château portera désormais le nom de Catharinenthal.

Hier au soir, LL. MM. sont revenues dans cette ville.

La nomination des préfets et sous-préfets est actuellement connue. Les huit préfets sont, pour le département de la Fulda, M. le comte de Hardenberg; pour celui de l'Ocker, M. Henneberg; pour celui de l'Elbe, M. le comte de Schulembourg-Emden; pour celui de l'Harz, M. Borsche, directeur de la chambre d'Heiligenstadt; pour celui de la Leine, M. van Hœvel, président de la chambre de Minden; pour celui de la Saale, M. Gossler, membre de la chambre de Magdebourg; pour celui de la Werra, M. de Reimann, conseiller de la chambre de Paderborn; pour celui du Weser, M. de Pestel, conseiller de guerre.

Parmi les sous-préfets, on remarque M. le comte de Schulembourg-Bodendorf, à Stendal; M. le baron de Bulow, à Salzwedel; M. le baron d'Elberfeld, à Paderborn; M. Blume, à Hildesheim, etc. Les autres sous-préfets sont également distingués par leurs talens et par les places qu'ils ont occupées. Les places des secrétaires-généraux de préfecture sont aussi actuellement remplies; elles ont été données à des personnes qui ont été employées dans les anciennes administrations. (*Idem.*)

BAVIÈRE.

Munich, le 14 janvier.

Le 12, toute la garnison et la garde bourgeoise sortirent de la ville en grande tenue et allèrent se ranger en haie, depuis la porte de l'Isère jusqu'à l'entrée de la résidence, afin de recevoir solennellement la famille royale; mais on reçut à cinq heures la nouvelle apportée par un courrier, qu'un léger accident survenu à la voiture de LL. MM. en retarderait l'arrivée, et que peut-être elle n'aurait lieu que dans la nuit ou le lendemain. En conséquence, les troupes reçurent ordre de rentrer dans leurs casernes. Hier, à cinq heures du soir, le roi et la reine firent leur entrée, ainsi que le prince royal et la princesse Charlotte. Tous les habitants se portèrent en foule au-devant de leurs souverains qui furent accueillis par les acclamations les plus vives d'allégresse et d'amour. (*Journal de Bavière.*)

SUISSE.

Zurich, le 2 janvier.

Par circulaire du 24 décembre, le landamman a appelé l'attention des gouvernemens sur la nécessité de compléter les régimens capitulés. Les états de ces régimens montrent qu'à la fin de novembre, le 1^{er} régiment comptait 4104 hommes; le 2^e, 3601; le 3^e, 2719; et le 4^e, 2899, ce qui fait un total de 13,223 hommes, et offre un déficit de 2600 hommes.

— Le gouvernement de Fribourg a adressé à S. Exc. le landamman et à tous les gouvernemens cantonaux une protestation contre ce qui s'est passé dans le courant du mois de janvier, au sujet des villages de Munchweiler et Clavaleyres. (*Journal de Francfort.*)

Du 5 janvier.

Le 31 décembre après-midi sont arrivés à Zug S. Exc. M. le landamman Reinhard, de Zurich, accompagné de MM. les conseillers Escher et Usteri, représentans du gouvernement de Zurich, et S. Exc. M. Rutimann, nouveau landamman, accompagné de MM. Gerhard et Pfyster, membres

et représentans du gouvernement de Lucerne. Les membres composant la chancellerie de la confédération, ont suivi M. le landamman Reinhard; les deux landammans avaient un nombreux cortège d'amis et parens, et ils étaient escortés par des détachemens de cavalerie des corps francs de Zurich et de Lucerne. La translation des pouvoirs directoriaux a eu lieu hier, dans les formes usitées. peu de momens après l'arrivée des deux landammans, dans une salle de la maison commune, et en présence d'une députation du gouvernement de Zug.

(*Journal politique de Manheim.*)

INTÉRIEUR.

Gand, le 15 janvier.

La partie septentrionale de ce département vient d'essuyer de grands désastres, dont les suites seront long-tems senties par ses malheureux habitants. Dans la nuit du 14 au 15, la marée a été portée à une hauteur prodigieuse par la pleine lune et un vent de tempête venant du nord-ouest; les eaux de la mer ont passé pardessus toutes les digues qui se sont trouvées en face de leurs courans, plusieurs ont été rompues. La mer a submergé une quantité considérable de polders, et en peu d'heures plus de vingt mille arpens se sont trouvés sous les eaux.

Les habitans surpris au milieu de cette horrible nuit, s'enfuirent de leurs maisons au risque de perdre mille fois la vie, quelques femmes et enfans, un grand nombre de chevaux, de vaches et de moutons ont péri. Terneusen et le Sas-de-Gand ont été inondés; la mer ayant rompu une partie du glacis de cette dernière ville, a renversé ensuite une partie de la digue du chemin qui conduit au polder de Canisvliet, et ayant passé au-dessus du glacis du fort Sainte-Anne, a inondé tout le polder de Canisvliet, contenant environ deux mille arpens. La mer a rompu une digue près d'Axel à une largeur de 12 verges. Le polder de Saint-Albert avec dix à douze grandes censes; le polders-poldre près de Philippine, le polder de Philippine, le polder des Deux-Isabelles, le clara-polder, et plus de seize belles censes forment une inondation d'environ quatre lieues. Le torrent a emporté presque tout ce qui était dans les granges; c'était la totalité à-peu-près de la dernière récolte, et les eaux saumâtres de la mer ont gâté presque tout ce qui aurait composé la récolte prochaine. Tout le monde a été requis et mis au travail; on est parvenu à sauver beaucoup de bestiaux, dans la matinée du 15, avant la seconde marée.

Depuis 1531, il n'y a pas eu d'inondation pareille, et d'après une marque conservée sur un monument à Anvers, les eaux de l'Escaut ont monté à un pied et demi plus haut qu'en 1531.

Paris, le 22 janvier.

ETAT des prises faites par les armemens français, et entrées dans les ports, depuis le 1^{er} décembre 1807 jusqu'au 10 janvier 1808.

NOMS des PRISES.	PAVILLON.	PORT d'ARRIVÉE.	TONNAGE de LA PRISE.	CHARGEMENT.
Edimbourg.....	Anglais.....	Calais.....	200 tonn.....	Cotons et étoffes anglaises.
Martha.....	Idem.....	Cherbourg.....	60.....	Froment.
Elisabeth.....	Idem.....	Boulogne.....	107.....	Huile.
Velocité.....	Idem.....	Calais.....	150.....	Salaisons.
Alfred.....	Idem.....	Roscoff.....	240.....	Morues.
Selina.....	Idem.....	Luarca.....	130.....	Laines et cuirs.
Expériment.....	Idem.....	Dieppe.....	162.....	Salaisons.
Peggy.....	Idem.....	Conquet.....	500.....	Mâtures.
Harmonie.....	Idem.....	Dieppe.....	50.....	Froment.
Clio.....	Idem.....	Caen.....	60.....	Briques.
Sloop anonyme.....	Idem.....	Calais.....	70.....	Sur son lest.
Laurel.....	Idem.....	Idem.....	120.....	Idem.
Norwick-Paquet.....	Idem.....	Dunkerque.....	180.....	Idem.
Betzi.....	Idem.....	Dieppe.....	60.....	Epicerie.
N. Martha.....	Idem.....	Amsterdam.....		
Nancy.....	Idem.....	Idem.....		
Lord Nelson.....	Idem.....	Granville.....	170.....	Salaisons.
John.....	Idem.....	Amsterdam.....		
Freendship.....	Idem.....	Idem.....		
Peggy.....	Idem.....	Boulogne.....	20.....	Sur son lest.
Joseph et Edouard.....	Idem.....	Idem.....	130.....	Marbres.
Adélaïde.....	Idem.....	Idem.....	150.....	Merrains.
Elisabeth.....	Idem.....	Dieppe.....	160.....	Bois de construction.
Testimony.....	Idem.....	Calais.....	133.....	Charbons de terre.
Brillant.....	Idem.....	Ostende.....	120.....	Idem.
William.....	Idem.....	Boulogne.....	110.....	Idem.
Navigator.....	Idem.....	Dunkerque.....	130.....	Huile et fruits secs.
Mary.....	Idem.....	Calais.....	141.....	Charbon de terre.
Maria.....	Idem.....	Boulogne.....	200.....	Cotons et Sucres.
Endeavour.....	Idem.....	Fecamp.....	150.....	Charbon de terre.
Venice.....	Idem.....	Idem.....	120.....	Denrées coloniales.
Lord Keith.....	Idem.....	Hambourg.....	10 canons.	Armée en guerre.
Espérance.....	Portugais.....	Brest.....	80 tonn.....	Vins.
Grazia Divina.....	Idem.....	Gijon.....	70.....	Idem.
Amante.....	Idem.....	Boulogne.....	75.....	Idem.
S. Antonio.....	Idem.....	la Rochelle.....	500.....	Idem.
Paquet Lizero.....	Idem.....	Porros.....	200.....	Froment.
Nagade.....	Suédolo.....	Flessingue.....	150.....	Goudron et fer.
REPRISES FAITES SUR LES ANGLAIS.				
Saint-Constantin.....	Russe.....	Livourne.....		
Dorothea.....	Brémois.....	Socoo.....	200.....	Laines.
Deux-Sœurs.....	Idem.....	Belle-Isle.....	190.....	Denrées coloniales.
Kund-Jeshelson.....	Danois.....	Cherbourg.....		
Prudence.....	Kniphausen.....	Idem.....	100.....	Vins.
Catherine.....	Américain.....	Saint-Malo.....	160.....	Denrées coloniales.
Augusta.....	Idem.....	Socoo.....	140.....	Idem.
Hyades.....	Idem.....	Calais.....	209.....	Riz et merrains.
James Adam.....	Idem.....	Dunkerque.....	210.....	Denrées coloniales.
Calliope.....	Idem.....	Lorient.....	150.....	Idem.
Sally.....	Idem.....	Auray.....	160.....	Idem.

MINISTÈRE DU TRÉSOR-PUBLIC.

Paiement de la dette publique, à effectuer à Paris, du lundi 25 janvier 1808, au samedi 30, savoir :

DETTE VIAGÈRE ET PENSIONS.

Semestre échu le 22 décembre 1807.

Dette viagère.

(1^{re} classe ou sur une tête.)

Bureaux 1 du n° 1 au n°	3300
2 du n° 11501 à	14800
3 du n° 23001 à	26300
4 du n° 34501 à	37800
5 du n° 46001 à	49300
6 du n° 57501 à	61400

(2^e classe ou sur 2 têtes.)

7 du n° 1 à	3900
8 du n° 16001 à	20500

(3^e et 4^e classes ou sur 3 ou 4 têtes.)

11 du n° 1 à	700
--------------	-----

Pensions ecclésiastiques.

Bureaux 9 du n° 1 à	30000
---------------------	-------

Pensions civiles.

10 du n° 1 à	5500
--------------	------

Pensions nouvelles intégrales.

10 du n° 1 à	700
--------------	-----

Pensions des veuves des Défenseurs de la Patrie.

11 du n° 1 à	5500
--------------	------

Les lundi 25, mercredi 27 et vendredi 29 janvier.

N. B. Le tableau ci-dessus est le développement des numéros portés dans la 6^e colonne de l'affiche générale, comme devant être payés dans la 6^e semaine. — (Voyez le Moniteur du 20 décembre.)

PAIEMENT DES SEMESTRES ARRIÉRÉS.

Dette viagère, et Pensions de toute nature.

Le mardi 26 janvier, depuis le 1^{er} semestre an 11 jusqu'au semestre échu le 22 juin 1807 inclusivement; par tous les bureaux.

N. B. Les jeudi et samedi, 28 et 30 janvier, sont réservés dans tous les bureaux pour la vérification des paiements dans les départements.

Les bureaux de paiement seront ouverts à neuf heures du matin.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Bruxelles, du 17 Janvier.

26. 30. 4. 78. 41.

Tirage de Lyon, du 19 janvier.

4. 78. 82. 32. 66.

LITTÉRATURE — MÉLANGES.

Ouvrages complets de Champfort, l'un des quarante de l'Académie française; seconde édition, revue, corrigée, précédée d'une Notice sur sa vie et augmentée de son discours sur l'influence du génie des grands écrivains sur l'esprit de leur siècle, etc. etc. (1)

DEUXIÈME EXTRAIT.

(Voyez le Moniteur du 9 janvier.)

L'Eloge de Molière, couronné à l'Académie française en 1769, commença la réputation de Champfort, ou plutôt la confirma; car la Jeune Indienne, jouée quelque temps auparavant, l'avait déjà commencée. C'est, sous la forme du panegyrique, un traité complet de la comédie, écrit

(1) Deux vol. in-8° d'ensemble 1019 pages, cicéro et petit-romain, sur papier fort. Prix, 9 fr. brochés, et 12 fr. franc de port par la poste. — A Paris, chez Colnet, libraire, au coin de la rue du Bac et du quai Voltaire; Fain et Compé, imprimeurs, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, n° 25; Debray, libraire, barrière des Sergens; Arthus-Bertrand, rue Haute-feuille; Treuttel et Wurtz, rue de Lille — 1808.

avec infiniment d'esprit, de goût, de philosophie et de précision. Mais il se sent encore un peu de la jeunesse de l'auteur; il manque en général de ce bel ordre, de cet ensemble, le premier mérite de tout discours; il renferme trop peu de faits et l'on regrette que Champfort n'y ait pas aussi bien peint l'homme qu'il y a peint l'auteur. Au reste, ces légers défauts sont rachetés par une foule de beautés d'un ordre supérieur, où l'on reconnaît la plume d'un écrivain exercé, et le génie d'un homme qui au talent de l'analyse joint un coup-d'œil juste et pénétrant, un tact sûr et délicat. Ses observations sur l'art dramatique chez les Grecs et les Romains et sur la comédie en général; sur l'état où Molière trouva les théâtres français, italien et espagnol quand il parut, et sur les obstacles sans nombre qu'il eut à vaincre pour épurer la scène; ses jugemens sur Aristophane, Plaute, Térence, et sur les poètes qui, tels que Regnard, Dancourt, Dufresny, se sont le plus approchés de Molière; ses remarques sur le Tartuffe, le Misanthrope, les Femmes savantes, l'Avare et les autres chefs-d'œuvre du père de la comédie française, sont autant de morceaux d'un mérite achevé, d'une éloquence parfaite, qui laissent le lecteur ravi d'admiration et de plaisir. C'est avec la même énergie, le même feu que l'orateur combat les absurdes préjugés qui ont avili la personne et la profession de celui à qui la scène française doit son éclat et sa gloire. Ne pouvant citer ici, à cause de leur étendue, ces pages éloquentes et animées, je vais au moins transcrire le passage suivant qui termine le morceau où l'orateur, après avoir parlé de la personne et du caractère de Molière, s'élève contre les persécutions auxquelles ce grand peintre de la nature fut en butte pendant sa vie, et qui ne l'épargnerent pas même après sa mort.

« Mais sa philosophie ni l'ascendant de son esprit sur ses passions ne purent empêcher l'homme qui a le plus fait rire la France, de succomber à la mélancolie: destinée qui lui fut commune avec plusieurs poètes comiques; soit que la mélancolie accompagne naturellement le génie de la réflexion, soit que l'observateur trop attentif du cœur humain en soit purgé par le malheur de le connaître. Que ceux qui savent lire dans le cœur des grands-hommes, conçoivent encore quelle dû être son indignation contre les préjugés dont il fut la victime. L'homme le plus extraordinaire de son temps, comme Boileau le dit depuis à Louis XIV, celui chez qui tous les ordres de la société allaient prendre des leçons de vertu et de bienséance, se voyait retranché de la société. Ah! du moins, s'il eût pressenti quelle justice on devait lui rendre! s'il eût pu prévoir qu'un jour dans ce temple des arts!... Mais non, il meurt; et tandis que Paris est inondé, à l'occasion de sa mort, d'épigrammes folles et cruelles, ses amis sont forcés de cabaler pour lui obtenir un peu de terre. On la lui refuse longtemps; on déclare sa cendre indigne de se mêler à la cendre des harpagnons et des tartuffes dont il a vengé son pays; et il faut qu'un corps illustre attende cent années pour apprendre à l'Europe que nous ne sommes pas tous des barbares. Ainsi fut traité par les Français l'écrivain le plus utile à la France. »

Cet éloge fut couronné au milieu des applaudissemens d'une assemblée nombreuse et brillante. Je ne dois pas omettre de rapporter ici une petite particularité qui ajouta beaucoup à l'intérêt de la séance. Je la crois d'ailleurs peu connue aujourd'hui. Lorsque MM. de l'Académie eurent pris place, on fut surpris de voir siéger parmi eux un abbé qu'on ne connaissait pas. Duclos, secrétaire perpétuel, qui s'aperçut de l'étonnement de l'assemblée, lui annonça que l'abbé en question était un *Pocquelin*, petit-neveu de Molière. Tout le monde applaudit à cette distinction par des battemens de mains multipliés.

Ensuite M. l'abbé de Boismont, directeur, après avoir fait une espèce d'amende honorable à Molière, au nom de l'Académie qui, le comptant, dit-il, au rang de ses maîtres, le voyait toujours avec douleur omis sur la liste de ses membres, déclara que pour réparer cet outrage autant qu'il était en elle, elle avait proposé son éloge au concours. Il dit ensuite que M. de Champfort avait mérité le prix; que trois autres pièces avaient fait regretter aux juges de n'avoir qu'une médaille à donner, et qu'une quatrième avait approché de très-près celles-ci. Duclos crut devoir ajouter son mot, en disant qu'on ne connaissait point les auteurs des accessits; mais qu'on les invitait à faire imprimer leurs discours, afin que le public pût les juger et approuver le jugement de l'Académie, ou le casser; et il ajouta modestement: *Nous nous croyons plus forts qu'un particulier; mais le public est plus fort que nous.*

L'éloge de La Fontaine, qui remporta le prix de l'Académie de Marseille en 1774, est le chef-d'œuvre de Champfort, et le plus solide fondement de sa gloire. Il est divisé en trois parties. Dans la première, l'orateur peint le génie de La Fontaine; dans la seconde, son style, et dans la

troisième, sa personne, son caractère, sa simplicité, sa bonhomie. Mais ce portrait de l'homme n'est point esquissé comme dans l'éloge de Molière; il est tracé en grand, et les traits en sont si frappans, si justes, si assortis que personne n'y peut méconnaître le bon La Fontaine.

Ici l'orateur qui nous a dépeint si énergiquement les chagrins dont Molière fut la victime, et les outrages par lesquels le fanatisme et l'hypocrisie essayèrent de flétrir sa mémoire, se plaît à décrire d'une manière touchante la tranquillité inaltérable et le bonheur constant dont jouit La Fontaine pendant toute sa vie. Ce tableau mérite d'autant mieux d'être cité, qu'il forme un contraste agréable avec celui qu'on vient de lire.

« Malgré la médiocrité de sa fortune, dit Champfort, La Fontaine fut heureux; il le fut même plus qu'aucun des grands poètes ses contemporains. S'il n'eut point cet éclat imposant, attaché aux noms des Racine, des Corneille, des Molière, il ne fut point exposé au déchainement de l'envie, toujours plus irritée par les succès de théâtre. Son caractère pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmentent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle, il vécut en paix avec les écrivains médiocres; et ce qui paraît un peu plus difficile, pauvre, mais sans humeur et comme à son insu, libre de chagrins domestiques, d'inquiétudes sur son sort, possédant le repos, de douces rêveries et le *vrai dormir* dont il fait de grands éloges; ses jours parurent couler négligemment comme ses vers. Aussi malgré son amour pour la solitude, malgré son goût pour la campagne, ce goût si amer des arts auxquels il offre de plus près leur modèle, il se trouvait bien par-tout. Il s'écrit, dans l'ivresse de ses plus doux sentimens, qu'il aime à-la-fois la ville, la campagne; que tout est pour lui le souverain bien;

Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique,

Les chimères, le rien, tout est bon.

Il retrouve en tout lieu le bonheur qu'il porte en lui-même, et dont les sources intarissables sont l'innocente simplicité de son âme et la sensibilité d'une imagination souple et légère. Les yeux s'arrêtent, se reposent avec délices sur le spectacle d'un homme qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions et d'intérêts divers, marche avec l'abandon d'une paisible sécurité, trouve sa sûreté dans sa confiance même et s'ouvre un accès dans tous les cœurs; sans autre artifice que d'ouvrir le sien, d'en laisser échapper tous les mouvemens, d'y laisser lire même ses faiblesses, garans d'une aimable indulgence pour les faiblesses d'autrui...

« Telle est l'image, dit l'orateur en finissant, que mes faibles yeux ont pu saisir de ce grand-homme, d'après ses ouvrages mêmes plus encore que d'après une tradition récente, mais qui, trop souvent infidèle, s'est plu, sur la foi de quelques plaisanteries de société, à montrer comme un jeu bizarre de la nature un homme qui en fut véritablement un prodige; qui offrit le singulier contraste d'un conteur trop libre et d'un excellent moraliste; reçut en partage l'esprit le plus fin qui fût jamais, et devint en tout le modèle de la simplicité; posséda le génie de l'observation, même de la satire, et ne passa jamais que pour un bon homme; déroba sous l'air d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la composition la plus savante; fit ressembler l'art au naturel, souvent même à l'instinct; cacha son génie par son génie même; tourna au profit de son talent l'opposition de son esprit et de son âme, et fut dans le siècle des grands écrivains, sinon le premier, du moins le plus étonnant. Malgré ses défauts, observés même dans son éloge, il sera toujours le plus relu de tous les auteurs, et l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages s'étendra toujours sur sa personne. C'est que plusieurs de ses défauts même participent quelquefois des qualités aimables qui les avaient fait naître; c'est qu'on juge l'homme et l'auteur par l'assemblage de ses qualités habituellement dominantes; et La Fontaine désigné de son vivant par l'épithète de bon, ressemblance remarquable avec Virgile, conservera, comme écrivain, le surnom d'inimitable, titre qu'il obtint avant même d'être tout-à-fait apprécié, titre confirmé par l'admiration d'un siècle, et devenu pour ainsi dire inséparable de son nom. »

C'est encore à l'Académie de Marseille qu'avait été couronné le discours de Champfort sur l'influence du génie des grands écrivains sur l'esprit de leur siècle. Le titre de cet écrit, qui paraît dans cette nouvelle édition pour la première fois, en indique assez l'objet; et l'on peut juger, d'après l'idée qu'on s'est formée de l'esprit philosophique et observateur de Champfort, avec quelle supériorité il a dû traiter une matière qui convenait si fort à son imagination. C'est, en effet, un morceau excellent et digne en tout point de l'auteur des Eloges de la Fontaine et de Molière; le style en est vif, majestueux et éloquent; on y remarque des idées grandes et neuves, des réflexions judicieuses, et sur-tout une extrême justesse dans les jugemens qu'il porte sur le génie et les produe-

tions des grands écrivains que la nature de son sujet lui fait successivement passer en revue. Voici, au reste, quelques fragmens du début de ce discours; ils convaincront mes lecteurs, mieux sans doute que tout ce que je pourrais leur dire, du talent de l'orateur :

« Il n'est point d'espèces dans l'univers dont les deux extrêmes soient séparés par un aussi grand intervalle que celui qu'a jeté la Nature entre les deux extrémités de l'espèce humaine. Quelle distance immense entre un sauvage grossier qui peut à peine combiner deux ou trois idées, à un génie tel que Descartes et Newton ! L'un semble toucher encore par quelques points à la classe des animaux, et ramper avec eux à la lueur d'un instinct stupide et borné ; l'autre paraît avoir reçu dans son âme un rayon de la Divinité même, et lire à sa clarté les mystères de la Nature et de notre être. Ici c'est un bloc informe et brut, retombant dans l'abîme tel qu'il en avait été tiré ; là s'élève une statue colossale qu'un Phidias a fait respirer et vivre. Par quel étonnant prodige l'homme diffère-t-il ainsi de l'homme ? Pourquoi la raison paraît-elle dans les uns un astre éclipsé, tandis que dans des autres il éclaire des Mondes ? »

« Qui pourra nous révéler la nature de ces âmes privilégiées qui renferment elles seules les lumières de plusieurs générations ; dont l'active pensée devance dans son vol la course des siècles, et va saisir l'avenir dans le néant où il est encore ; remonte à l'origine des sociétés, et semble avoir assisté à la création de l'Univers, à la formation de l'homme et à la naissance des gouvernemens ? En lisant leurs pensées, je crois m'entretenir avec le premier des mortels ; je crois l'entendre retraçant à ses nombreux enfans les objets de la Nature dans la simplicité sublime qu'il les vit, où il les connut, et avec le sentiment énergique et profond qu'il éprouva lorsqu'éveillé du néant, à la voix du Créateur, il s'assit seul au milieu du Monde. »

« Le génie est un phénomène que, l'éducation, le climat ni le gouvernement ne peuvent expliquer. Est-ce à son siècle que l'immortel Bacon dut cette âme sublime dont le souffle puissant ralluma le flambeau presque éteint de la philosophie ? Non ; ce ne sont point des hommes qui forment les grands-hommes. Ils n'appartiennent à aucune famille, à aucun siècle, à aucune nation ; ils n'ont ni ancêtres, ni postérité. C'est Dieu qui par pitié les envoie tout formés sur la Terre pour renouveler l'homme et sa raison dégénérée ; semblables à ces astres qui descendent près de notre sphère après une longue révolution de siècles ; qui dérochant à la vue le point d'où ils sont partis, raniment, dit-on, la vigueur des Mondes et rajeunissent la nature... »

Je finis ici et à regret mes citations ; j'aurais désiré pouvoir rapporter également les morceaux pleins d'éloquence et de verve, où l'orateur nous retrace l'influence qu'ont exercée sur leurs siècles Corneille, Molière, Descartes, Montesquieu ; mais les bornes de cet extrait s'y opposent. Le paragraphe qui est consacré à Montesquieu mérite sur-tout d'être remarqué et ne peut manquer de l'être. Il est impossible, je crois, de peindre avec plus de feu, d'énergie, de vérité et de charmes les sublimes écrits de ce grand législateur des peuples et des rois. C'est un morceau de main de maître ; en l'écrivant, Champfort paraît s'être, pour ainsi dire, identifié avec son héros, et avoir emprunté la plume et le génie de l'immortel auteur de l'Esprit des Loix.

Son discours de réception à l'Académie française (2) est sur un autre ton. Il est consacré, en très-grande partie, à l'éloge des qualités morales de M. de Sainte-Palaye, son prédécesseur, et à retracer l'union qui subsistait entre cet académicien et son frère. A ce tableau qu'anime la sensibilité la plus vive, succède l'examen des travaux de M. de Sainte-Palaye. L'orateur parlant de la chevalerie, égayé son sujet par des plaisanteries qui paraissent peut-être déplacées dans un discours d'apparat, mais qui par-tout ailleurs auraient certainement été goûtées.

Ce ne sera pas sans étonnement, sans doute, qu'on trouvera immédiatement après le discours de réception, la diatribe de Champfort contre les Académies. Le même homme qui vient de louer l'Académie française, de lui payer, ainsi qu'à ses membres, le tribut d'usage ; qui vient d'obtenir les honneurs du fauteuil académique, après lesquels il a soupiré si long-temps ; ce même homme nous présente ici les Académies comme des corps inutiles et même dangereux. Je ne chercherai point à expliquer cette singulière contradiction. La révolution seule pourrait donner la solution de ce problème, et sinon justifier, au moins excuser Champfort.

Du reste, cette Philippique (car c'est ainsi qu'on doit la nommer), monument curieux de l'esprit du tems et de celui de l'auteur, est écrite avec chaleur et véhémence ; et je ne doute pas que,

déclamée par Mirabeau à l'Assemblée constituante, elle n'y eût produit la plus grande sensation. Entre plusieurs autres griefs, Champfort reproche à l'Académie française ce teneur inexcusable qu'elle mettait à revoir et à perfectionner son Dictionnaire ; il lui reproche aussi de n'avoir pas encore publié de grammaire, ouvrage qui, cependant devait être le principal et le constant objet de ses travaux, puisque d'après ses statuts, elle n'était alors qu'une espèce de tribunal chargé de tracer les règles de la langue française, de veiller à leur observation et de juger en dernier ressort de toutes les difficultés grammaticales. Ces accusations n'étaient malheureusement que trop fondées. La nouvelle Académie l'a tellement senti, que depuis trois ans elle s'occupe sans relâche de la révision du Dictionnaire, travail si nécessaire, si désiré et dont, selon toutes les apparences, nous pourrions bientôt jouir. Ce n'est donc pas à elle, sans doute, mais à l'ancienne Académie française qu'on devra appliquer ces deux vers si connus d'un grand poète que les muses viennent de perdre :

On fait, défait, refait ce beau Dictionnaire,

Qui, toujours très-bien fait, reste toujours à faire.

Je reviens aux ouvrages de Champfort, dont je vais achever rapidement l'analyse. Dans un morceau intitulé de *l'imitation de la Nature*, l'auteur considère particulièrement l'art dramatique. C'est dans notre orgueil, sentiment vrai, mais exagéré, de nos avantages, qu'il trouve la justification et la nécessité de tout ce que l'on fait pour agrandir l'homme et l'embellir à ses propres yeux.

Le dialogue entre Saint-Réal, Epicure, Sénèque, Julien et Louis-le-Grand, offre des plaisanteries excellentes sur les réputations usurpées ou équivoques.

Après un petit écrit intitulé : *Observations sur la proclamation des gouverneurs-généraux des Pays-Bas en 1792*, on trouve les extraits des *Mémoires de Richelieu* et de ceux de *Duclos*. L'auteur chargé d'en rendre compte n'en donne point une analyse froide et inanimée. C'est un ouvrage et un ouvrage très piquant qu'il compose lui-même à propos d'un livre.

La tragédie de Mustapha et de Zéangir offre plusieurs beautés supérieures, notamment dans le 4^e acte, remarquable par la rapidité de l'action et l'éloquence du dialogue. On voit que l'auteur s'est pénétré de l'esprit de Racine ; on le remarque sur-tout à son style coulant, harmonieux, d'une correction et d'une élégance parfaites. Cependant ses comédies ont eu plus de succès et sont toutes deux restées au théâtre où on les revoit toujours avec plaisir.

Quelle heureuse idée d'avoir mis aux prises dans la *Jeune Indienne*, les sentimens de la nature et les préjugés de la civilisation, les vertus naïves des peuples sauvages et les vices brillants des peuples civilisés ! On a retenu de cette petite pièce utile aux mœurs et écrite avec facilité et naturel, une foule de traits charmans. Le *Marchand de Smyrne* abonde en traits plaisans, en bons mots qui naissent du sujet, et en allusions malignes qui annoncent les sentimens de philosophie, d'indépendance et de liberté dont Champfort était nourri, et qu'il devait bientôt manifester dans la révolution.

Je ne dirai qu'un mot des lettres de Champfort qui terminent le premier volume. Elles sont ici plus nombreuses que dans l'ancienne édition. L'une des plus piquantes est celle qu'il adresse à l'estimable M. Panckouke, qui lui avait proposé de travailler au *Mercure*. « Je vous avoue franchement, Monsieur, que je ne sais pas le moyen de traiter trois fois par mois avec l'amour propre des auteurs, acteurs, actrices des trois théâtres de Paris. Serai-je juste et sévère ? me voilà l'ennemi de tous les mauvais auteurs, et malgré leur *petite nombre*, ils ne laissent pas d'être très-dangereux. Prendrai-je le parti de la grande indulgence ? je déshonore, je décrédite mon jugement ; et, ce qui n'est pas indifférent pour vous, le nombre des souscripteurs diminuera, car le public veut de la malignité. Faut-il tout vous dire, Monsieur ? un journal sans malice est un vaisseau de guerre dématé à qui les corsaires même refusent le salut... »

Je réserve pour un troisième et dernier extrait les *Pensées*, *Caractères* et *Anecdotes* de Champfort, qu'il appelait malicieusement, les *produits de la civilisation perfectionnée*. Je dirai aussi quelques mots de ses poésies fugitives, parmi lesquelles on en trouve de très-piquantes.

J. T. VERNEUR.

CONCERTS.

Nous avons rendu un compte succinct du premier Concert donné au Théâtre-Favart, par Mlle Isabelle Colbran, première cantatrice de S. M. catholique. Diverses circonstances paraissent avoir nui à l'entier développement des moyens de cette cantatrice, et par conséquent au succès

qu'elle mérite ; d'autres, qui lui sont étrangères, lui ont également été défavorables. Des artistes et des amateurs très-éclairés, qui connaissent et apprécient bien le talent de Mlle Colbran, et qui desireront que ce talent soit mis à sa véritable place, l'ont déterminée à donner un second concert. Le local qu'elle a choisi est beaucoup plus favorable pour ces sortes de réunions, et sur-tout pour l'exécution musicale : c'est la charmante salle Olympique. Le Concert aura lieu incessamment, et nous en ferons connaître le programme.

Les billets se distribuent hôtel de Mirabeau, rue du Helder, Chaussée-d'Antin.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES-EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b.	55	55 $\frac{1}{2}$
— Courant...	56 $\frac{1}{2}$	57
Hambourg...	180 $\frac{1}{2}$	180
Madrid eff.	15 50	15 35
— vales...		
Cadix effec.	15 45	15 30
— vales...		
Barcelonne eff.		
Lisbonne...	460 r	465 r
Livourne...	501	499
Naples...		
Milan...	81 $\frac{1}{2}$ 6 d. p. 6	81 $\frac{1}{2}$ 6 d. p. 6
Bâle...	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort...		
Auguste...	252	250
Vienne...	121	
St.-Petersbourg.		
Lyon...	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Marseille...	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Bordeaux...	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Montpellier...	$\frac{1}{2}$ p.	
Gènes effect.	4 71	4 69
Genève...		161

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. 100 c. j. du 22 sept. 1807.	85 fr. 80 c.
Idem. jous. du 22 mars 1808.	83 fr. 30 c.
Bons de remboursement.	fr. c.
Provisoire.	fr. c.
Bons an 7.	fr. c.
Bons an 8.	fr. c.
Rescriptions sur domaines.	92 fr. c.
Rescrip. pour rach. de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Actions de la Banque de France.	1255 fr. c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, Bal masqué. — Demain, Paurge et Psyché.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, le Légataire, et.....

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, les Badauds de Londres, le Vieillard et les Jeunes-Gens, et M. Lamentin.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, chez eux, et.....

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, les Deux Pères ; la Marchande de Modes, et Arlequin tyran.

Théâtre des Variétés, boulevard Montmartre. Le Remouleur et la Meunière, Faut-il se marier ? Cadet Roussel au Jardin Turc, et Romainville.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, les Pêcheurs Catalans, et l'Héroïsme des Femmes.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, Sazkem ou le Corsaire, et les Francs-Juges.

Panorama. Les vues de la ville d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre ; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal ; l'entrée est par la cour des Fontaines, n° 1. — Tous les jours, à huit heures du soir.

Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle Saint-Honoré, hôtel des Fermes. M. Olivier donnera tous les jours, à huit heures, une représentation. Il doublera de zèle pour mériter les suffrages du public.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaydière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, à sept heures demie, et continuation de l'intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches. — Prix des places, 3 fr., 2 fr. et 1 fr.

De l'imprimerie de H. AGASSE, rue des Poitevins, n° 6.

(2) Ce discours, dont la première édition des Œuvres de Champfort n'offrait que des fragmens, est rétabli ici dans son entier.